D'Alembert réveillé par l'astronome Lalande

*D'Alembert revealed by the astronomer Lalande*335

Françoise Launay

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5316>

DOI : 10.4000/rde.5316

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 335-346

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Françoise Launay, « D'Alembert réveillé par l'astronome Lalande », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 25 novembre 2017, consulté le 31 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5316> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5316>

D'Alembert réveillé par l'astronome Lalande

Jusqu'à nos récentes enquêtes sur sa nourrice¹, son premier maître de pension² et ses identités³, il n'était guère apparu d'éléments nouveaux permettant de documenter, d'informer ou d'enrichir ce qui était dit et répété depuis plus de deux siècles sur la vie privée de D'Alembert (1717-1783). Le journal ou livre de raison de Jérôme Lalande (1732-1807), où l'astronome a consigné tout ce que il a vu, entendu et remarqué d'intéressant entre 1756 et la fin de sa vie, au long de 296 pages remplies de sa fine écriture, n'est hélas pas à la disposition des chercheurs⁴. En revanche, certaines de ses très nombreuses autres notes nous sont heureusement parvenues, parfois sous forme de bribes. C'est le cas de quelques feuillets, la plupart autographes, faisant partie du fonds Raspail de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras⁵, qui nous ont livré des informations inédites que Lalande avait recueillies sur D'Alembert à qui il s'est toujours intéressé. Ces « anecdotes » dont Lalande était friand, proviennent non seulement de collègues acadé-

1. Françoise Launay, « D'Alembert et la femme du vitrier Rousseau, Etienne Gabrielle Ponthieux (ca 1683-1775) », *RDE*, 45 (2010), p. 75-107. Depuis 2012, nous avons adopté la graphie « Ponthieu » (cf. la note 8 de la réf. 3), et nous savons que la nourrice est née en 1682.

2. Françoise Launay, « Le maître de pension de D'Alembert, Louis Barnabé Berée (Étrépany, Eure, 1681 – Paris, 1731) », *RDE*, 46 (2011), p. 127-168.

3. Françoise Launay, « Les identités de D'Alembert », *RDE*, 47 (2012), p. 243-289.

4. Une description de ce manuscrit mis en vente publique à Paris (Hôtel Drouot) les 6 et 7 décembre 1995, puis le 17 juin 1998, a été publiée dans *RDE*, 22 (1997), p. 175-180.

5. Ces documents de Lalande, dont son petit-neveu à la mode de Bretagne Isaac Lefrançois-Delalande avait hérité en 1839, et qui avaient été achetés par François Vincent Raspail dans un bric-à-brac (*sic*) entre 1855 et 1868, ont rejoint le fonds Raspail en 1972 ; à ce sujet voir Henri Dubled, « Bibliothèque Inguimbertaine, catalogue des manuscrits, deuxième supplément (n^{os} 2642 à 2770) », dans *Rencontres* (Carpentras), 115 (1977), p. 241-244.

miciens des sciences, où de relations communes entre les deux hommes, mais aussi de la fille aînée de la nourrice de D'Alembert que Lalande a lui-même interrogée en 1784, six mois après le décès du géomètre. Toutes les indications que nous avons pu vérifier s'étant avérées exactes, les extraits que nous donnons ici nous permettent de lever quelques voiles supplémentaires sur des pans obscurs de la vie intime de D'Alembert, que les commentateurs du *Rêve de D'Alembert*, pour ne citer qu'eux, ont généralement du mal à appréhender, faute d'éléments concrets⁶.

Le rôle joué par le docteur Molin

Le premier extrait⁷ liste trois documents d'un intérêt biographique particulièrement important :

Sur d'Alembert

Pieces que Delambre tient d'un ami de d'Alembert en 1805.

Proces verbal du commissaire de La Marre 16 nov. 1717 d'un enfant exposé dans une boîte sur les marches de S. Jean le Rond et remis aux enfans trouvés (petite eglise detruite en 1757 [en fait 1748] pour batir le portail du cloistre N.D.)

Acte du 2 janv. 1718 par lequel Jacques Molin medecin s'en charge pardevant notaire

Acte du 21 mars 1735 par lequel il declare que Jean Daremberg pensionnaire chez Dulin [*sic*] rue Mazarine etudiant en philosophie est le même

La maison de sa nourrice rue Michel le Comte n°224 (en 1805)⁸

Que les astronomes Delambre (1749-1822) et Lalande aient communiqué sur D'Alembert n'est pas pour nous surprendre : les deux académiciens des sciences sont chacun l'auteur d'ouvrages d'histoire de l'astronomie⁹ où ils s'efforcent de donner des informations biographiques justes et si possible obtenues de première main. Par ailleurs,

6. Sur ce point, voir la prudence remarquablement documentée d'Yvon Malaval dans son article « Les protagonistes du "Rêve de d'Alembert" », dans *Diderot's Studies III*, Genève, Droz, 1961, p. 27-53.

7. Note manuscrite de Lalande, Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, fonds Raspail, Ms 2762, dossier 8, f. 355r (folioté 259 par Lalande).

8. L'emplacement de la maison est celui du n°24 actuel, voir F. Launay, art. cité, 2010.

9. Citons en particulier : Jérôme Lalande, *Bibliographie astronomique, avec l'histoire de l'astronomie depuis 1781 jusqu'à 1802*, Paris, Imprimerie de la République, 1803 ; Jean Baptiste Joseph Delambre, *Histoire de l'astronomie au XVIII^e siècle*, Paris, Bachelier, 1827.

même si une entente cordiale est loin d'avoir toujours existé entre D'Alembert et Lalande, notre jugement sur les expressions parfois peu obligeantes que chacun utilise à l'égard de son confrère (le premier parlant par exemple de « petit drôle qui se mêle de tout et qui ne fait rien »¹⁰ et le second traitant D'Alembert de « despote de l'Académie »¹¹) doit certainement prendre en compte la grande aptitude à se moquer connue pour chacun d'eux. Nous notons en tous cas qu'alors qu'il n'a pas encore 19 ans, Lalande rend visite à D'Alembert qui habite chez sa nourrice rue Michel-le-Comte. Le bref récit qu'il nous en donne dans le fragment de journal de 1751 conservé à la BnF est éloquent : « Le samedi 29 [May], j'ai été chés M. Dalembert, il m'a dit qu'en géométrie, il ne falloit pas de maître qu'on apprend bien que ce que l'on apprend soy même »¹². Nous notons aussi que, puisque Lalande ne donne pas, comme il a l'habitude de le faire, la localisation précise de la porte cochère qu'il a franchie, c'est qu'il ne s'agissait pas de sa première visite au géomètre. En outre, et c'est Delambre qui nous en informe dans son éloge de Lalande à l'Académie des sciences, la dernière satisfaction de Lalande quelques heures avant sa mort a été de se faire lire la lettre par laquelle « le ministre de l'intérieur annonçait à l'Institut le don de la statue de d'Alembert que lui faisait son auguste protecteur, pour en orner le lieu de ses séances »¹³.

Les documents très précieux que Delambre avait en main pourraient avoir été détenus par Claude Henri Watelet (1718-1786) ou Alexandre Remy (c. 1718-1796), les deux exécuteurs testamentaires de D'Alembert, mais aussi par son légataire universel Condorcet (1743-1794), à qui D'Alembert lui-même avait « remis la surveillance de sa mort sa correspondance avec V[otre] M[ajesté] [Frédéric II] et tous ses papiers »¹⁴. Ces papiers sont loin de nous être parvenus dans leur intégralité¹⁵, et nous ne connaissons pas le parcours que ceux-là ont pu suivre. Cependant, Lalande ne dit-il pas aussi (f. 362v) que Delambre, en cette même année 1805, ne voulut pas se charger de faire l'éloge de

10. Lettre de D'Alembert à Frisi, 11 décembre [1764] publiée par John Pappas, « Correspondance inédite de Paolo Frisi », *Ideologia e scienza n'ell opera di Paolo Frisi (1728-1784)*, 2 vol., Milan, 1987, vol. 2, p. 145-174, ici p. 151-152.

11. Cité par John Pappas, « R. J. Boscovich et l'Académie des sciences de Paris », *Revue d'histoire des sciences*, n° 9, 1996, p. 401-414, ici p. 404.

12. Journal manuscrit de Jérôme Lalande, BnF, Ms fr. 12275, f. 443r.

13. Jean Baptiste Joseph Delambre, « Eloge historique de M. de La Lande » prononcé le 4 janvier 1808, *Le Moniteur Universel*, n°s 10 et 11, 1808, p. 22 de l'extrait.

14. Lettre du 22 décembre 1783 de Condorcet à Frédéric II, *Œuvres de Frédéric-le-Grand*, Preuss, t. XXV, Decker, Berlin, 1854, p. 370.

15. Sur ce parcours voir Irène Passeron, *Œuvres complètes de D'Alembert*, série V, vol. 1, Paris, CNRS, 2009, Introduction générale, p. xvii-xxiv.

Condorcet « à cause de son caractère méprisable » ? On peut supposer que Delambre aura voulu en savoir plus sur le personnage, en particulier en prenant connaissance de ses archives.

D'Alembert avait donc en sa possession trois pièces essentielles concernant son identité, documents qui lui avaient été nécessaires pour se procurer les extraits de baptême réclamés tout d'abord par les facultés pour qu'il puisse soit y passer ses examens (faculté des arts), soit s'y inscrire (faculté de droit), puis par les notaires qui établissaient des actes de constitution de rente à son nom¹⁶ et encore par l'administration royale pour lui attribuer des pensions¹⁷.

Nous connaissons bien le procès-verbal du commissaire Delamare, seule pièce conservée du dossier aux Enfants-trouvés de l'enfant baptisé « Jean Le Rond » le 17 novembre 1717¹⁸. Ce procès-verbal est sans ambiguïté : l'enfant a été immédiatement envoyé à la maison de la couche « pour y être nourri et allaité », le baptême attendant le lendemain. Nous ne savons pas si ce document avait été fait en double exemplaire (cela nous semble peu probable) ou si D'Alembert en avait simplement obtenu copie.

Nous n'avons pas été la première à chercher en vain l'acte notarié du 1^{er} janvier 1718¹⁹ par lequel le docteur Molin s'était chargé de l'enfant pour « le rendre à ses parents », comme cela était mentionné (avec le nom du notaire, M^e Brussel) dans le registre des Enfants-trouvés²⁰. L'acte ne figurant pas non plus dans le répertoire de l'étude, nous nous demandions s'il avait réellement existé. Le document de 1735 signalé par Lalande nous donne enfin l'explication : si l'acte de 1718 est introuvable au minutier, c'est parce qu'il n'en a pas été fait de minute ! Cela signifie qu'il n'en existait qu'un « brevet » que d'Alembert a récupéré aux Enfants-trouvés, peut-être à sa majorité. La minute de l'acte de 1735 est en revanche toujours dans les cartons de M^e Delaleu aux Archives nationales²¹ et son importance est telle que nous en donnons ici la transcription intégrale :

16. L'extrait joint à l'acte de constitution de rente du 21-01-1772 (AN, MC/ET/CXVII/856) est précisément daté du 6 août 1735.

17. Un extrait établi en 1779 se trouve dans les archives de la Maison du roi (AN, O¹ 666, f. 87).

18. Ce document a intégré les collections du musée de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris, cote AP 511. Une photographie en est donnée dans F. Launay, art. cité, 2010, p. 81.

19. C'est nous qui soulignons le tantième.

20. Archives de Paris, registre coté « D2HDEPOTENFANTSTROUVES 79, réserve 101 », f. 513.

21. Déclaration de Jacques Molin, 21 mars 1735, AN, MC/ET/CV/1182.

Declaration Le S^r Molin 21 mars 1735.

Aujourd'hui, est Comparu Pardevant lesd[its] Cons^{[seill]ers} du Roy Notaires au Chatelet de Paris soussignez Jacques Molin Es^{[cuy]er} Con^{[seill]er} Secretaire du Roy Maison Couronne de France et de ses finances et Medecin ord^{[dinai]re} de sa majesté demeurant a Paris rue de l arbre sec paroisse S^t. Germain L auxerrois, lequel a declaré que le nommé Jean d aremberg cy d^{[levan]t} Pensionnaire chez le Sieur Beray [*sic*, pour Berée] M^e. de Pension au faubourg S^t. Antoine et a present Pensionnaire ches le S^r. Dulin [*sic*, pour Hullin] M^e. de Pension demeurant rue Mazarine paroisse St. [en blanc, en fait St-Sulpice] led[it] d aremberg estudiant de present la Philosophie au College Mazarin est Le mesme Enfant qui a esté remis aud[it] Sieur comparant par Messieurs Les directeurs de l'hopital general des Enfans trouvez Baptisé sous le nom de Jean Le Rond le dix sept Novembre gvii^c. dix sept, et duquel Jean Le Rond led[it] S^r. Molin s'est chargé envers led[it] hôpital par acte dont il n'y a point de Minute passé d^{[levan]t} M^e. Brussel No^{[tai]re} a Paris Le deux janvier gvii^c. dix huit et dont l'original est aux archives du bureau dud hôpital des Enfans trouvez, avec soumission de représenter led[it] Jean Le Rond toutes fois et quantes²² de laquelle declaration led[it] S. Molin a requis acte pour sa propre decharge et pour servir aud[it] Jean Le Rond dit d aremberg ce qu'il appartiendra a Paris en l'estude L'an mil sept cent trente cinq Le Vingt Uni^{[lesm]e} jour de mars et a signé

Signé Molin. Bénard Delaleu [ces deux derniers notaires]

Ce n'est bien sûr pas par hasard si c'est en 1735 que Jacques Molin (1666-1755), accoucheur très probable de la mère présumée de D'Alembert, Alexandrine Clode (*sic*) Guerin de Tencin, est contraint de faire cette déclaration relative à l'enfant dont il est comptable vis-à-vis des Enfants-trouvés. En effet, c'est le moment où l'étudiant « Jean d'Aremberg » a besoin d'un acte de baptême pour son inscription à la maîtrise ès arts (obtenue le 2 septembre 1735²³), ce qui lui fait découvrir que le nom de « Jean Le Rond » est le véritable nom qui lui a été imposé au baptême. On sait que cette révélation a mené D'Alembert à déposer le 13 août 1735 une supplique à la Sorbonne pour qu'à son nom d'inscription « Jean Baptiste Louis d'Aremberg » soit substitué celui de « Jean Le Rond »²⁴, et que c'est sous ce seul nom de Jean Le Rond qu'il a continué ses études de droit de 1735 à 1738, et sans doute aussi l'année de médecine qu'il a faite ensuite²⁵.

22. C'est-à-dire « Toutes les fois que....autant de fois que.... » (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1694).

23. *Index magistrorum in artibus*, BnF, Ms lat. 9158, f. 49v.

24. Registres de l'Université, Livre des Conclusions, Nations réunies (1734-1740). Bibliothèque de la Sorbonne, réserve, MSAU 43, f. 64rv.

25. F. Launay, art. cité, 2012.

Nous apprenons au passage le nom et l'adresse de la pension où logeait l'étudiant pendant sa scolarité au collège Mazarin : Guillaume Hullin a tenu pension du 1^{er} juillet 1730 au 1^{er} juillet 1737, dans la troisième grande maison de la rue Mazarine que lui louait le collège²⁶. Nous réalisons aussi que, lorsque D'Alembert dit plus tard qu'il est revenu habiter chez sa nourrice « presque au sortir du Collège », c'est qu'il a probablement quitté la pension Hullin peu après la déclaration de Molin. Mais comment D'Alembert avait-il pu entrer en contact avec le docteur Molin ? Cela aussi, Lalande nous l'apprend.

Les confidences de madame Voituret

Le deuxième extrait est une note où Lalande rapporte ce que lui a confié Jeanne Gerard (épouse Voituret en 1732, devenue veuve entre 1746 et 1756), fille du premier lit d'Etienne Gabrielle Ponthieu, la nourrice de D'Alembert qui n'épousera le vitrier Rousseau qu'en 1726 :

Le 3 mai 1784 m^d Voituré fille de la nourrice (morte il y a 8 ans²⁷) et qui a 78 ans²⁸, a qui M. d'Alembert donnoit 36# par mois²⁹, m'a dit que d'Alembert fut apporté quelques semaines après sa naissance, et le jour de l'an par M. Du Moulin³⁰ medecin qui demouroit rue de l'Arbre Sec, il etoit marqué derrière la tete d'un S. Esprit

M. le chevalier Des Touches vint le voir le jour de S^e. Genevieve, m^d. de Tencin y vint avec lui, vers Pâques.

Quand on l'apporta il venoit des enfans Trouvés et il etoit en tres mauvais etat.

M^d. Gerard, ensuite Rousseau vitrière, nourrissoit des enfans de qualité, sa fille M^d. Voituré a une fille M^d. Destrumel vitriere dans la meme maison rue Michel le Comte.

Le chev[alier] des Touches comptoit epouser M^d. de Tencin qui avoit été abesse de Maubeuge³¹ et qui s'etoit fait relever de ses vœux. Elle etoit a la

26. Bail du 20 mars 1730 (AN, MC/ET/CXIX/220).

27. Elle est en fait décédée le 10 mars 1775, à l'âge de 92 ans et demi.

28. D'après un acte de tutelle de 1726, elle serait née en 1704.

29. Cette information est confirmée par Condorcet qui porte le montant annuel du legs testamentaire de D'Alembert (établi en 1782) de 360 livres à 432 livres parce qu'il savait que D'Alembert avait augmenté la somme qu'il lui donnait (constitution du 16-02-1784, AN, MC/ET/LXXXIII/620).

30. Jacques Molin était effectivement couramment nommé « Dumoulin ».

31. Elle était en fait « nommée Chanoinesse de Neuville », ainsi qu'il est indiqué dans le bail à vie d'un appartement rue St-Honoré qu'elle signa dès 1714 (le 21 juin) avec les religieuses de la Conception (AN, MC/ET/LII/180).

conception avec 3 femmes de chambre. Il mourut. Son frere le marquis Destouches³² a encore sa veuve rue Pastourelle³³ et sa petite fille M^{le} d'Opsonville³⁴, une est mariée en province.

D'Alembert fut mis ensuite chez M. Beré m^e de pension faubourg S. Antoine. Il a eu soin de ses enfans.

Quand M^d. de Tencin fut malade d'Alembert y envoyoit frequemment M^d. de Tencin habilloit l'enfant mais mal, M. Destouches y suppleoit³⁵.

Ces confidences nous apprennent tout d'abord que l'enfant abandonné était reconnaissable puisqu'il portait à l'arrière de la tête une marque de naissance, peut-être une tache brune ou une « tache de vin » (un angiome plan) qui avait la forme d'une colombe. Elles nous indiquent ensuite que contrairement à ce que l'on a toujours cru, en raison de ce que D'Alembert aurait dit à madame Suard³⁶, ce n'est pas à l'âge de 6 mois que l'enfant a été confié à la future madame Rousseau, mais à celui de 6 semaines, très précisément le 1^{er} janvier 1718, date indiquée dans le registre des Enfants-trouvés. De plus, celui qui l'a apporté n'était pas le « chevalier Destouches » ayant couru tout Paris pour trouver une nourrice qui accepte de s'occuper d'un être aussi chétif, comme le rapporte encore madame Suard, mais le docteur Molin qui savait manifestement où il allait, et que madame Rousseau connaissait donc. Louis Camus Destouches (1667-1726), le lieutenant général des armées de France qui allait s'occuper de l'enfant, puis lui léguer une pension à vie de 1 200 livres par an³⁷ (son seul revenu jusqu'à fin 1744), n'est venu le voir que le jour de la Sainte-Genève, c'est-à-dire le 3 janvier. Madame de Tencin, elle, ne s'est déplacée qu'en mars, mais elle s'est déplacée, et même si elle le faisait mal, elle habillait l'enfant. Elle n'était donc pas complètement indifférente, et il est fort probable que D'Alembert ne la détesta pas autant qu'on a bien voulu le dire. Nous savons par sa correspondance qu'il avait « des

32. Il s'agit de Michel Camus Destouches, qui était noble, mais non marquis.

33. « Madame Destouches », née Jeanne Mirey, veuve depuis 1731, n'est effectivement décédée qu'en 1786, rue Pastourelle.

34. Il s'agit d'Angélique Jeanne Dutrousset d'Obsonville (1750-1814), voir F. Launay, art. cité, 2012, p. 252-253.

35. Note manuscrite de Lalande, Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, fonds Raspail, Ms 2762, dossier 8, fol. 358 r° (folioté 265 par Lalande).

36. Madame Suard, *Essais de Mémoires sur Monsieur Suard*, Paris, Didot l'aîné, 1820, p. 147.

37. Testament de Louis Camus-Destouches du 29-07-1724 déposé le 11-03-1726 (AN, MC/ET/CV/1164).

occupations & même des chagrins »³⁸ au moment de sa mort, et madame Voituret nous apprend qu'il prenait de ses nouvelles pendant sa maladie. Il nous faut aussi préciser qu'il est faux de dire que madame de Tencin a oublié D'Alembert dans son testament. En effet, si elle n'a certes pas fait de testament en sa faveur, elle n'en a jamais rédigé aucun : ses héritiers ont donc légalement été ses frère et sœur survivants et les enfants des deux autres³⁹. Tous ont refusé l'héritage⁴⁰ sauf sa sœur madame de Groslee qui en a ensuite fait don à son neveu d'Argental, à condition qu'il en règle le passif⁴¹. Nous croyons par ailleurs volontiers que Camus Destouches ait eu l'intention d'épouser madame de Tencin, mais nous tenons à souligner que cela ne prouve pas plus que ses dispositions testamentaires qu'il était le père biologique de l'enfant. Cela ne fait probablement qu'ajouter un peu d'amour à la mission responsable que lui et sa famille ont assumée de manière exemplaire vis à vis de l'enfant qui lui avait été confié : « En ayant touché les fonds de ceux à qui il appartient » avait-il bien précisé dans son testament pour justifier l'importance qu'il donnait au legs qu'il faisait à l'enfant. On voit mal ce célibataire toucher des fonds de lui-même pour élever son propre fils. Il faut aussi se rappeler que son frère Michel dont il était très proche, et qui avait eu une fille avant son mariage, ne s'en était pas caché en dotant cette enfant dans son testament⁴². On peut donc toujours prendre en considération l'hypothèse que nous avons récemment formulée d'une plausible paternité du duc Leopold Philippe Charles Joseph d'Arenberg⁴³, dont D'Alembert a porté le nom pendant ses dix-huit premières années !

Nous savons maintenant que c'est par madame Voituret, *via* Lalande, que le baron de Zach (1754-1832), son ami astronome à la cour de Saxe-Gotha, savait en 1819⁴⁴ que madame Rousseau s'était d'abord appelée madame Gerard, et qu'elle nourrissait des

38. Lettre de D'Alembert à Gabriel Cramer du 09-01-1750 (lettre 50.02, Jean Le Rond D'Alembert, *Œuvres complètes*, Vol. V/2 : Correspondance Générale 1741-1752, éd. Irène Passeron, Paris, CNRS Éditions, 2015, sous presse).

39. Notoriété des 7 et 13 février 1750 pour la succession de M^{me} de Tencin, AN, MC/ET/XLV/482.

40. Renonciations à l'héritage de M^{me} de Tencin, 2 et 3 février 1750, AN, MC/ET/XLV/482.

41. Donation du 23-03-1751, AN, MC/ET/XLV/486A.

42. Testament de Michel Camus Destouches du 01-06-1727, déposé le 25-05-1731, AN, MC/ET/CV/1174.

43. C'est ainsi qu'il signe, mais la graphie « d'Arenberg » est indifféremment utilisée dans le Hainaut.

44. Baron de Zach, *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique*, Gênes, Ponthenier, vol. 3, 1819, p. 569.

enfants de qualité. Nous n'avons toujours aucune indication sur ces enfants mais il est possible qu'Alexandre Remy dont, selon Condorcet, il était un ami d'enfance, maître en la chambre des comptes et fils d'un notaire parisien échevin de Paris en 1728, ait été l'un d'entre eux.

C'est aussi par les mêmes notes de Lalande (papiers qui étaient alors dans les mains de son neveu à la mode de Bretagne, l'académicien des sciences Michel Lefrançois) que Zach⁴⁵ avait eu connaissance de l'origine du surnom « D'Alembert » : « L'abbé De Gua dit qu'il s'appelait dans sa jeunesse d'Aremberg, et qu'il lui fit changer de nom », avait en effet écrit Lalande deux pages plus loin dans le même manuscrit (f. 360).

La protégée de D'Alembert

Le dernier extrait est issu d'une rubrique clairement désignée « Anecdotes » par Lalande (f. 355r [numérotation de Lalande : 259]) :

M. Langlois contrôleur des rentes m'a dit que d'Alembert avait un enfant d'une fille qu'il a mariée a un valet de pied de chez le Roi, M. Noyel, vis-à-vis l'hotel d'Uzès quand il a été demeuré avec M^{le} Lespinasse. Il luy a donné environ 10000 #. Il l'a conduite lui-même a St Eustache, il a été du repas, elle est cependant fort laide, je l'ai vue.

Malgré leur précision, ces affirmations auraient pu paraître très suspectes du fait que quelques pages plus loin (f. 358v [266]) Lalande note : « Lemonnier⁴⁶ avoit une fille, d'une maîtresse, a ce que m'a dit Bevis⁴⁷, et un parisien qui connoissoit la femme. il la maria a un valet de pié de chez le Roy ». Bien que les enfants illégitimes ne soient pas chose rare, et les valets de pied du roi non plus, n'y aurait-il pas eu confusion ?

Cependant, l'anecdote concernant D'Alembert est évidemment à rapprocher d'un autre récit issu d'une source indépendante : le libelle rédigé en 1775⁴⁸ par le dénommé Ducrocq, secrétaire de D'Alembert et

45. *Ibid.*

46. Nous ne pouvons savoir s'il s'agit de l'astronome Pierre Claude Charles Le Monnier (1715-1799) ou de son frère médecin Louis Guillaume (1717-1799), tous deux académiciens des sciences.

47. Il s'agit vraisemblablement du médecin et astronome anglais John Bevis (1695-1771).

48. Bibliothèque de l'Institut (BIF), papiers de D'Alembert, Ms 2470, f. 161-171, ici f. 170-171. Le texte de ce manuscrit a déjà été transcrit par John Pappas en annexe de son article « Idées reçues contre évidences : problèmes pour un biographe de

copiste de l'Académie française, contre le maître qui venait de le congédier :

[...] 7^{bre} 1763 [...] Il avoit une ~~maîtresse~~ <petite fille> du peuple qu'il entretenoit depuis 14 ans, et desiroit fort s'en débarrasser ; cette fille elle même paroissoit fort dégoûtée de lui : je me trouvois le confident des deux, et un beau jour je parlai de la marier avec un valet de pied de chez le Roi. On agréa ma proposition et le mariage se fit. Cela lui couta environ mille écus, et 15 cents francs de pension qu'il promit de faire tous les ans. Au bout de quelques mois que ce mariage fut fait cette f^{emme} prit de la mauvaise humeur contre M. D'Al... qu'elle auroit toujours voulu attirer chez elle ; mais M. d'al... avoit un autre chat à fouetter ; M^{lle} Lesp. ..attiroit tous ses soins. Enfin cette mécontente de M. D'al... et de son mari qui ne vouloit plus rester avec elle : elle avoit le portrait de son ancien ami, et le lui renvoya avec un mot écrit derriere : mon mari, votre secrétaire et vous êtes trois j[ean] f[autres]... Nous en riâmes beaucoup pour l'instant mais le philosophe punit par la suite son insolence, il lui retrancha 300 # sur sa pension, 4 louis⁴⁹ à sa fête et 3 louis aux etrennes qu'il lui donnoit. Cela se raccommoda néanmoins par la suite, et M. D'al... retourna chez elle ; le mari l'abandonna entierement, et M. D'al... continua à la revoir, comme d'ancienne d'elle, et la voye encore aujourd'hui. C'étoit là une de ses plus grandes charges qu'il regardoit comme l'action la plus vertueuse. Il disoit souvent une des actions dont j'ai à me louer, c'est celle là, et je ne puis en parler ! Ainsi si la vertu consiste de coucher avec la f^{emme} de son prochain, beaucoup de f^{emme} sont donc bien vertueuses ! Mais Messieurs, les philosophes ne sont pas <fort> difficiles en morale ni pour les mœurs, ni pour la délicatesse des sentimens ; leur morale se borne à la plus grande simplicité qui est de faire, quand on le peut, tout ce qui fait plaisir ; ils n'ont pas même de scrupule d'attraper la ch[au]de p[isse] ; ainsi que cela est arrivé à M. D'al. rue de Champfleuri.

Cette histoire, jusqu'à maintenant restée invérifiable, se précise grâce à Lalande à qui Langlois a donné le nom du mari de la demoiselle, dès lors facile à identifier. Le contrat de mariage du « sieur André Noyelle, valet de pied du roy demeurant à Versailles » et de la « D^{lle} Marie Therese Louvion, fille majeure dem^[eurant] à Paris rue d'Orléans St Honoré, paroisse St Eustache fille de defunts S. Jean François Louvion marchand à Dunkerque et D^{le} Veronique Boitelle

d'Alembert » dans *Jean d'Alembert, savant et philosophe : portrait à plusieurs voix*, dir. Jacques Roger, Monique Emery, Pierre Monzani, Éditions des archives contemporaines, 1989, p. 85-101, annexe p. 102-109.

49. Un louis valait 24 livres.

[sic] sa femme » a en effet été signé à Paris le 4 août 1766⁵⁰, et deux des signataires du contrat étaient, outre les futurs et un marchand de bois, Pierre François Langlois, contrôleur des rentes de l'hôtel de ville, l'informateur de Lalande, et Jean D'Alembert. Aucune dot n'apparaît dans le document, mais les biens de la future se montent à la coquette somme de 14 000 livres. On peut par ailleurs suspecter la future de déclaration inexacte en ce qui concerne la profession de son père et son lieu d'exercice. Baptisée le 23 juillet 1734 à Ligny-sur-Canche elle était en effet la cadette d'une fratrie de treize enfants nés à Ligny à partir de 1712⁵¹. Le père, qualifié de « ménager », y est mort le 12 décembre 1737 à 50 ans et sa veuve Veronique Boitel le 3 février 1742, également à 50 ans⁵². Le garçon né en 1712 étant mort en 1728, le plus âgé des dix orphelins qu'ils laissaient était une fille tout juste majeure, et Marie Therese, n'avait pas encore 8 ans. Elle en avait donc 15 quand D'Alembert a commencé à « l'entretenir ». L'avait-il croisée du côté de la rue du Champfleuri⁵³ et l'avait-il aidée à s'en éloigner ? On sait que son « invincible pitié pour les malheureux »⁵⁴ l'avait déjà poussé à aider les enfants de son maître de pension Berée dans leurs études⁵⁵, qu'il aidera plus tard non seulement deux des enfants de Ducrocq, payant la pension de l'un et l'apprentissage de l'autre⁵⁶, ce dont Julie de Lespinasse lui avait d'ailleurs fait reproche « n'ayant pas rougi de penser, et peut-être de dire, [qu'il] étoit le père de ces créatures infortunées »⁵⁷, mais aussi sa nourrice et sa famille⁵⁸, et encore la fille aveugle du comédien Charles Antoine Bertinazzi, dit Carlin⁵⁹. Cela était à tel point que, selon Pougens qui le connaissait bien, jouissant, « vers les derniers temps de sa vie, d'environ dix mille livres de rentes »,

50. Contrat de mariage Noyelle-Louvion du 04-08-1766, AN, MC/ET/XXX/396.

51. Registres paroissiaux de Ligny-sur-Canche (Pas-de-Calais).

52. *Ibid.*

53. Bien connue comme lieu de prostitution, la rue du Champfleuri se trouvait près du Louvre, entre la rue Saint-Honoré et la rue de Beauvais.

54. Jean Le Rond D'Alembert, « Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse » dans *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, Paris, Longchamps, 1811, tome 2, p. 289-299, ici p. 294.

55. « Le mémoire de D'Alembert sur lui-même », éd. Irène Passeron, *RDE*, 38 (2005), p. 17-31, ici p. 24. Le manuscrit de ce texte est à la BnF (n. a. fr. 15551, f. 1-14).

56. BIF, Ms 2470, f. 167v.

57. Jean Le Rond D'Alembert, ouvr. cité, 1811, p. 294.

58. Donation de Jean D'Alembert à la mineure et aux S et D^{le} Rousseau, 31-12-1756, AN, MC/ET/XXXIII/521 ; prêt de Jean D'Alembert à Jeanne Gabrielle Gerard, 12-06-1781, AN, MC/ET/XCIX/657.

59. Émile Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe italienne*, Paris, Berger-Levrault, 1880, p. 47.

D'Alembert « en employait ordinairement quatre mille en actes de bienfaisance »⁶⁰.

Veuve sans enfants, domiciliée à Paris paroisse St-Gervais, Marie Therese Louvion s'est remariée en février 1781 avec un bourgeois de Versailles, Joseph Jacquemain, également veuf. Les témoins du contrat de mariage étaient à nouveau Langlois et D'Alembert⁶¹. Alors que nous n'avons trace des rentes précédemment allouées par D'Alembert à son amie que par les dires de Ducrocq, un reçu⁶² signé Jacquemin (*sic*⁶³) daté du 20 novembre 1781 nous prouve que D'Alembert versait alors tous les trois mois au couple trois cent livres à titre de « secour gratuite purment volontaire » ! Et nous savons donc enfin qui était cette dame Louvion, la troisième des « légataires particuliers » de D'Alembert non couchés sur son testament (les deux autres étant Ducrocq et sa sœur) à qui Condorcet versait une rente annuelle de 60 livres, rente que sa veuve Sophie de Grouchy versait encore en 1807⁶⁴.

L'insatiable curiosité de Lalande ne nous a pas seulement permis de savoir le rôle que le docteur Molin avait joué dans la vie de D'Alembert, et de comprendre que l'intéressé en avait eu pleine connaissance. Elle nous a aussi fourni les éléments pour donner du corps aux faits, jusque-là très sujets à caution, rapportés par le secrétaire Ducrocq. L'existence prouvée de la « petite fille du peuple que D'Alembert entretenoit », ainsi que la fréquentation, dont on ne peut plus guère douter maintenant, de la rue de Champfleuri par le géomètre, ne sont-ils pas des faits permettant de reconsidérer les idées reçues concernant la vie très privée du prête-nom du rêveur de Diderot ?

Françoise LAUNAY

Observatoire de Paris, SYRTE, équipe d'histoire

60. Charles Pougens, *Lettres philosophiques a madame *****, Paris, Fain, 1826, Lettre quatrième, p. 17.

61. Contrat de mariage Jacquemain-Louvion du 03-02-1781, AN, MC/ET/XXX/469.

62. Reçu Jacquemin, 20-11-1781, BIF, Ms 2470, f. 98.

63. À part le « a » omis, la signature est bien identique à celle du contrat de mariage. John Pappas avait cité ce reçu dans son article « D'Alembert et madame Corneille », *Revue des sciences humaines*, 105 (1962), p. 39-47, mais il avait transcrit : « trois livres et [illisible] au premier octobre dernier » au lieu de : « trois cent livres echu au premier d'octobre dernier », ce qui change un peu la donne.

64. Comptes de tutelle de la fille de Condorcet, 02-07-1807, AN, MC/ET/XLIV/759.